

Expliciter n° 61 Septembre 2005

L'épochè phénoménologique comme éthique de la prise de parole

Deux terrains pratiques : l'écriture poétique et l'intervention psychiatrique

Natalie Depraz

(Les Rencontres du Thil, 5-8 juin 2005, Journées de recherche soutenues par l'Université de Paris XII EA 431 : « Ethique du rapport au langage », sous la resp. de Madame Monique Castillo)

Introduction

A. Problématique d'ensemble : l'épochè comme *ethos* de l'expérience langagière
L'épochè est le terme qui nomme de façon générique l'attitude libératrice du sujet inhérente à la méthode phénoménologique, la réduction, inaugurée par Edmund Husserl. Elle renvoie initialement, chez les Sceptiques puis chez les Stoïciens, à une attitude pratique par laquelle on suspend son jugement chez les uns¹, on donne son assentiment en connaissance de cause chez les autres.² Quoique Husserl ne se réfère expressément semble-t-il qu'au contexte sceptique, dans le cadre d'un double mouvement, habituel chez lui, de reprise et de démarcation³, on a pu montrer la pertinence d'un ancrage stoïcien de l'épochè phénoménologique.⁴ Notre intérêt pour l'épochè s'inscrit dans ce contexte ouvert par

Husserl de focalisation sur *l'attitude d'affranchissement* du sujet à l'égard de l'entrave du monde prédonné, que nous nous efforçons quant à nous de réinnover plus avant en mobilisant la portée *pratique* de l'épochè,⁵ c'est-à-dire aussi en la situant explicitement dans son double enracinement sceptique et eudémoniste.⁶

En ce sens, l'épochè est tout d'abord pour nous un *ethos*⁷, dont nous souhaitons montrer ici l'importance dans notre relation au langage, écrit et oral, étant entendu que le langage, s'il n'est pas le seul vecteur de notre relation au monde, est une expérience à part entière cruciale pour nous êtres humains. Notre souci est de tâcher de cerner comment la phénoménologie, dans sa méthode, peut contribuer à réassu-

¹ Cf. Sextus Empiricus, *Adversus Physicos*, I, 132, et J. L. March, « Dialectical Phenomenology : from suspension to suspicion », *Man and World*, 1984, 17, n°2, p. 121-124.

² Cf. Cicéron, *Académiques* 2, 32, 104, etc., P. Couissin, « L'origine et l'évolution de l'épochè », *Revue des études grecques*, 42, 1929, p. 373-97.

³ Cf. Fr. Dastur, « Husserl et le scepticisme », *Alter* n°11 « La réduction », Paris, 2003, pp. 13-23.

⁴ R. Migniosi, « Reawakening and Resistance : the stoic source of husserlian epochè », *Analecta husserliana*, 1981, p. 311-19.

⁵ Cf. N. Depraz, « Phenomenological reduction as praxis » : *Journal of Consciousness Studies*, Special Issue : *The View from Within*, 1999, edited by F. J. Varela et J. Shear ; en version française dans : *L'enseignement philosophique*, 2001.

⁶ Cf. N. Depraz, article « Epokhè », in : B. Cassin éd., *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil, 2004, pp. 366-367.

⁷ Cf. N. Depraz, F. J. Varela & P. Vermersch, *On becoming aware. An experiential pragmatics*, Boston/Amsterdam, Benjamins Press, 2003, et N. Depraz, « Pratiquer la réduction : une éthique par delà herméneutique et déconstruction » in : *Déconstruction et herméneutique. Le cercle herméneutique*, Paris, janv. 2004, pp. 75-93.

rer notre attention à l'expression langagière, en nous proposant une économie de la parole et de l'inscription fondée sur la justesse de notre aptitude à *ne dire que ce que nous voyons effectivement*, i.e. ce que nous expérimentons à chaque moment.⁸

B. Pourquoi ces deux terrains ?

D'une part, l'écriture poétique comme l'intervention psychiatrique correspondent à deux terrains pratiques qui se situent en cohérence avec cette exigence méthodique inaugurale et fondamentale de la phénoménologie, qui place au premier plan le « voir » de l'intuition en première personne comme unique critère de la vérité de l'expérience. Tout en recevant une validité de la dimension intersubjective (deuxième personne), énoncée par Husserl lui-même, dans les années 20, comme le fondement de l'objectivité, c'est l'évidence interne du sujet (son « immunité ») qui définit au premier chef la validité de l'expérience. Pratiquant moi-même l'écriture poétique, ayant un accès immédiat au type d'intervention psychiatrique dont je vais parler (pour avoir assisté à certaines d'entre elles, en avoir parlé avec les membres de l'équipe), ces deux terrains remplissent à mes yeux de façon excellente les critères phénoménologiques de l'accès en première/deuxième personnes sources d'une validation proprement phénoménologique.

D'autre part, mon propos consiste ici, en relation avec le travail déjà mené autour de l'éthique inhérente à l'écriture poétique⁹, à ouvrir celui-ci sur deux plans qui sont pour moi restés inexplorés au regard de la question du langage : premièrement, non pas seulement l'écriture mais la prise de parole orale, deuxièmement, non pas l'éthique individuelle du sujet solitaire aux prises avec l'acte d'écrire, mais l'éthique relationnelle d'un langage partagé.

Je vais procéder en trois temps, où seront à chaque fois mobilisées ces deux pratiques du langage (écrit/individuel ; oral/relationnel), et où j'explorerai les modalités selon lesquelles s'y trouve à chaque pas engagée une facette de ce que Husserl nomme lui-même dans *Philosophie première* une « époque éthique », à

savoir une « époque phénoménologique » entendue comme attitude éthique libératrice. Pour ce faire, je mettrai à profit les trois gestes concrets qui définissent à mon sens l'époque comme une *praxis* de notre relation au monde : 1) la suspension, 2) la conversion, 3) la variation.¹⁰

I. Suspendre l'énonciation

Le geste premier inhérent à l'époque phénoménologique consiste en un mouvement de suspension qui est parfois également décrit par Husserl comme une abstention (*sich abhalten*) ou une rupture, une interruption (*Bruch, Unterbrechung*). Quel que soit l'accent retenu, il y a dans l'action de suspendre une dimension de retenue et de diffèrement (« to postpone », poser après, dit justement l'anglais) qui n'est pas nécessairement tranchante, négative et définitive comme pourraient le laisser penser les notions d'abstention, de rupture ou d'arrêt. D'ailleurs, par exemple, en informatique, la fonction « suspendre » est distincte de la fonction « annuler ». « Suspendre », c'est littéralement « remettre à plus tard », comme on suspend une audience pour assurer un temps nécessaire de réflexion, ou bien les armes pour assurer un temps momentané de paix (une « trêve »). Au fond, il s'agit davantage d'un ralentissement de notre activité mentale, discursive et motrice, voire d'un arrêt provisoire, que d'une privation radicale, d'un anéantissement de toute activité.

Ainsi, de même qu'un « ralenti » au cinéma qui permet de mieux apercevoir, lors d'une action au football, qui a donné le coup le premier, à savoir à qui revient la « faute », de même la suspension crée en nous un espace d'ouverture (les dits « points de suspension » ne laissent-ils pas la place à la pluralité des possibilités interprétatives ?), qui nous permet d'observer les différents moments ténus du discours temporel correspondant à la dynamique expérientielle propre au processus de l'énonciation. Ou, pour prendre une autre image visuelle, plus statique, c'est comme l'effet d'une « loupe » qui donne à voir ce que sinon l'on ne voit pas ou plus.

Ce que Husserl thématise d'ailleurs lui-même sous l'expression du « remplissement intuitif », comme ce processus graduel inhérent à l'intentionnalité, par lequel l'objet de notre

⁸ Pour un premier pas en ce sens, concernant seulement l'écriture, cf. *Ecrire en phénoménologie*. « Une autre époque de l'écriture », Fougère, Encre Marine, 1999, chapitre 1, « Y a-t-il une éthique de l'écriture ? ».

⁹ Cf. *Ecrire en phénoménologie*, op. cit.

¹⁰ Cf. à ce propos, N. Depraz, « La phénoménologie, une pratique concrète », *Magazine Littéraire*, La phénoménologie, novembre 2001.

visée se trouve à terme donné en personne ou en chair et en os, parce que nous en saisissons pleinement le sens, il convient de le transposer dans le cadre de la « mise en mots », en parlant d'un « remplissement expressif ». ¹¹ Assurément, la suspension interne à ce processus de remplissement lui ôte immédiatement ce que le terme même de « remplissement » contient encore de mécanique et d'automatique. Ce dernier n'est ni immédiat, ni complet, ni linéaire ; il prend du temps, reste souvent provisoire et inachevé, bref, imparfait, et il demande un effort, un travail. Il commande donc une temporalité suspensive (du latin *suspenciun* : délai, incertitude), c'est-à-dire de la retenue, voire du retardement, et convoque une relation profonde à la patience, c'est-à-dire aussi à la confiance en soi ¹².
Se retenir d'écrire

On parle davantage chez les poètes de « l'angoisse de la page blanche » (Mallarmé), qui signe l'impossibilité d'écrire, à savoir l'échec et le silence, analogues par exemple à l'acédie des moines du désert, que de la panique générée par le fait de décider de ne pas écrire les mots que l'on aurait spontanément envie d'écrire immédiatement.

Assurément, notre spontanéité productive est quand même structurellement filtrée voire court-circuitée par la recherche du mot adéquat ou pertinent (à moins que l'on écrive absolument « au fil de la plume »), mais il est rare que nous poussions l'effort jusqu'à *décider* de ne rien écrire. Nous éprouvons le plus souvent un sentiment de vertige paniquant à l'idée de ne rien écrire, et nous nous précipitons en saturant l'espace de la page, quitte à rayer, réécrire, raturer à nouveau, pour avoir au moins, dit-on « quelque chose à dire ». Or, quoique la rétention soit dans l'ordre de l'écriture un geste contre-nature, elle a une pertinence voire une fécondité évidentes : elle permet d'aller à l'encontre de cette précipitation qu'on a dite, qui est source de confusion potentielle, et ce, en faveur d'une clarté aiguisée et de plus en

plus cristalline de notre usage du langage.

Ainsi, face au malaise vertigineux de ne pas mettre de mots sur la page et à la nécessité corrélative de se rassurer en écrivant immédiatement, le geste de suspension, première composante de l'*epochè* phénoménologique, nous invite à cultiver une attente qui favorise l'ouverture du sens, à savoir des possibilités d'intelligibilité et de formulation. La temporalité suspensive, en effet, est on l'a dit de l'ordre de la lenteur et de la patience, voire de la résistance ¹³ : elle développe en nous une capacité, un souci également, de laisser émerger en nous, à notre insu, passivement, l'énonciation telle qu'elle aura été décantée de toutes les scories qui encombrant notre esprit dans le bouillonnement initial des idées et des mots. Prendre la décision de ne rien écrire, résister au flux immédiat des mots qui viennent spontanément, et ce, durant un laps de temps (par exemple, une demi-heure, ce qui peut nous paraître un temps infini) est libérateur : ce temps est un don que l'on se fait à soi-même, où notre esprit se vide à mesure de tout ce qui nous assaille en termes de pensées toutes plus justes les unes que les autres : nous nous y désencombrons, et sommes ainsi à même de voir plus clairement la consistance effective essentielle d'un mot ou d'une idée. Certes, une inquiétude surgit alors, qui touche à la crainte d'oublier un mot juste, une idée pertinente. Là encore, en faisant jouer cette qualité de suspension, on se prend à se dire que, s'il y a eu oubli, premièrement il n'est peut-être pas définitif, deuxièmement, si le mot ne revient pas, c'est qu'il n'était pas si important que cela.

Différer la prise de parole

Il y a dans la notion de « rétention » quelque chose qui pourrait conduire à l'inhibition, c'est-à-dire à l'absence, en fin de compte, de mots pour dire, faute de mots considérés comme justes.

Avec l'expérience du « différement » de la prise de parole, la contrainte est autre : on sait que, à terme, il faudra parler. Pourquoi ? Parce que, par exemple, dans ce contexte de l'intervention psychiatrique, on ne se parle pas simplement à soi-même, comme dans le cas de l'écriture poétique, avec les risques de complaisance solipsiste et d'infatuation narcissique que cela comporte, ou avec le souci de parfaire la langue au point de ne plus pouvoir ni oser

¹¹ Cf. N. Depraz, F. Varela, P. Vermersch, *On becoming aware*, *op. cit.*, chapitre 2.

¹² A propos de la patience comme temps de l'attente ouverte et indéterminée, cf. N. Depraz, *Le corps glorieux. Approche phénoménologique de la Philocalie en confrontation avec la thématique catholique*, chapitre 2, « La glorification du corps à l'instant de sa kénose », point D : « Patience et instant pur », à paraître, et Evagre le Pontique, *Le moine*.

¹³ Cf. N. Depraz, « Ecrire, résister », in : *Ecrire, résister*, Fougère, Encre marine, 2001, pp. 169-171.

rien formuler (on rejoint alors ici l'angoisse de la page blanche). Lorsque le psychiatre intervient, l'autre me requiert, à savoir celui qui demande de l'aide. Si l'on est en situation d'adresse, le silence n'est pas tenable très longtemps : il faut parler, même si je dois renoncer à une parole mythiquement parfaite, et m'engager dans la précarité, dans le risque de me tromper.

Cependant, il faut quand même parler « juste ». C'est toute la difficulté de ce « différemment » de la prise de parole. Or, en situation de crise, on risque souvent, y compris le psychiatre, de faire usage de mots qui dit-on « dépasse notre pensée ». Entre soi, c'est déjà ce qui très souvent, lorsque surgit un conflit, nous conduit à dire : « désolé, ce n'est pas ce que je voulais dire ». Parler juste, voilà que s'avère encore plus difficile dans ce contexte d'urgence et de crise où l'on se sent de fait débordé par l'explosion du cadre familial. En ce sens, l'expérience de la crise favorise l'aveu de non-compétence du psychiatre, y compris dans sa capacité à dire. Au moment de partir sur les lieux de la crise, il ne sait pas ce qu'il va faire, c'est-à-dire ce qu'il va dire. Confronté à l'inattendu et, de ce fait, à l'improvisation, il doit inventer une prise de parole à chaque fois nouvelle, précaire et provisoire, soumise à contestations.

D'où une prise de parole souvent différée. Pourquoi ? Tout d'abord parce qu'il écoute au départ plus qu'il ne parle ; ensuite parce qu'après avoir écouté, il se sent parfois tellement démuni qu'il peut décider, de fait, de sortir de la pièce pour se concerter sur « quoi dire » et « comment le dire » avec l'infirmier qui l'accompagne dans l'intervention : il renonce à parler la langue de la compétence, sort de son rôle de psychiatre barricadé dans ses catégories nosologiques, inopérantes devant l'urgence d'un passage à l'acte ; enfin, parce que la situation peut l'amener à « rester sans voix », à vivre une *époque* radicale du langage¹⁴, en présence d'une expérience inattendue, et être amené à réagir par une parole inverse à celle qu'il avait l'intention de prononcer.

II. Convertir la relation à la langue

Le deuxième geste inhérent à l'*époque* phéno-

ménologique, la conversion (*Umkehrung*), correspond littéralement à un retournement (également du latin « vertere » : tourner), voire à un renversement du fonctionnement cognitif. On y pratique une redirection de l'attention, spontanément tournée vers l'objet externe, en direction de mon vécu attentionnel interne. Plutôt que de me focaliser sur le contenu à cerner et à identifier (au *logos*), je m'intéresse à la façon dont ce contenu émerge pour moi (au *tropos*)¹⁵, à ses qualités sensibles propres, à sa teneur affective, à sa texture kinesthésique. Bref, ma relation à la langue s'en trouve considérablement transformée, puisqu'il va dès lors s'agir de porter l'attention, dans les termes de la linguistique issue de Saussure, sur le « signifiant » plus que sur le « signifié ».

Modifier l'attention au mot

Dans le contexte du processus d'écriture, on sera particulièrement vigilant à la façon dont émerge le mot juste, ce que W. James nomme à juste titre un sentiment de justesse (*rightness, fitness*), c'est-à-dire à la qualité de mon expérience, de mon vécu dans la découverte du mouvement d'avènement du mot à la conscience. A cet égard, l'expérience, très connue en psychologie, que décrit l'auteur des *Princi-*

¹⁵ A propos de cette distinction entre *logos* et *tropos*, cf. « Toute nouveauté, pour parler en général, porte sur le mode (*tropos*) de la chose innovée, mais non sur le *logos* de sa nature [...] [l'on se trompe] en attribuant à la personne en tant que personne l'opération caractérisant la nature, et non le "comment" et le "quel mode" de son accomplissement selon lequel est connue la différence de ceux qui agissent et des choses qui sont agies. [...] dans le *tropos*, on reconnaît la diversité des personnes selon l'action (*praxis*), [...] dans le *logos* le caractère invariant de l'opération naturelle. » C'est Maxime le Confesseur qui parle (in: *Ambigua Ioannem*, 42, PG 91, 1341ID et *Opuscula Theologica et Polemica*, 10, PG 91, 136D-137B, cité par J.-Cl. Larchet, *La divinisation de l'homme selon Maxime le Confesseur*, Paris, Cerf, 1996, p. 144-145. Voir plus avant tout le point IV du chapitre II, intitulé « *Logos* » et « *Tropos* ». *Tropos* désigne le mode d'être ou d'existence, le « comment est » (*to opos estin*), par distinction d'avec l'être, l'essence, le « ce qu'Il est » (*to ti estin*). Plus avant, le *tropos*, c'est l'hypostase, alors que le *logos*, c'est la nature (*l'ousia*), ce qui signifie, comme l'énonce remarquablement J.-Cl. Larchet : « L'une des connotations principales que Maxime confère à ces termes, c'est que le *logos* est fixe, invariant, immuable, inaltérable, correspondant en quelque sorte à la loi de la nature, tandis que le *tropos* est sujet à diversification, variation, modification ou innovation, correspondant à la façon dont une essence existe, dont un principe est appliqué, dont la nature opère ou, s'agissant de l'homme, dont la personne use de ses puissances naturelles ou exerce leur énergie. » (J.-Cl. Larchet, op. cit., p. 144.) J.-C. Larchet, *La déification chez Maxime le Confesseur*, et Maxime le Confesseur lui-même.

¹⁴ Cf. l'exemple de la gifle donné par F. Mauriac (situation n°2) dans N. Depraz et F. Mauriac, « 'Secondes personnes'. Une anthropologie de la relation », *Evolution psychiatrique*, à paraître.

ples of Psychology: « *tip-of-the-tongue* » (« avoir un mot sur le bout de la langue ») donne toute son ampleur au processus d'émergence, non du mot, mais de la conscience en chemin vers la nomination. Aussi, l'apparition du mot, en fin de compte, n'est que la résultante d'un mouvement ténu, délicat et fragile de relation à soi, où la conscience s'affine mais peut également sombrer puis se trouver remobilisée, où la recherche pré-consciente du sens est en réalité une prise de connaissance tacite, graduelle et non-linéaire, fait d'allers et retours, de l'entourage sensible et affectif, interpersonnel et qualitatif du mot recherché.

A cet égard, la lecture de poèmes permet de partager à un niveau sensible, pré-verbal et affectif, la justesse globale et ponctuelle de l'expression. Quoique le mouvement d'émergence du mot soit nécessairement solitaire et intrapsychique, il reste un échange possible, de type interindividuel, des différentes recherches de production verbale menée chacune individuellement.¹⁶

Décaler son mode d'adresse

Dans le cadre de l'intervention psychiatrique, la conversion de la relation à la langue procède d'un changement de registre dans le mode d'adresse qui se trouve en analogie avec la modification du rapport au mot dans l'écriture poétique. En effet, il s'agit dans les deux cas de défocaliser l'attention sur le résultat à obtenir (l'énoncé, le mot), pour recentrer cette dernière sur le mouvement interne par lequel il est atteint. Ce mouvement interne a partie liée avec le contexte d'apparition du mot, contexte dans les deux cas sensible, affectif et interpersonnel. Un tel contexte est ce qui donne au mot son volume, son relief signifiant dans l'écriture : il reste individuel, lié à la sensibilité du poète ; dans l'intervention psychiatrique, le contexte est d'emblée interpersonnel : le discours individuel du psychiatre s'y trouve radicalement décentré au profit de la multiplicité des résonances relationnelles en jeu.

Alors que la crise conjugale ou familiale naît de la montée en puissance d'une parole placée sous le signe du rapport de forces linguistique (« c'est forcément moi qui ai raison ; lorsque je réagis à la parole d'autrui, c'est bien pour lui faire entendre ce qu'il n'a pas compris »), l'intervention du thérapeute familial va

consister à faire baisser la pression « politique » en situant sa prise de parole autrement. C'est justement cet « autrement », lieu de son *ethos* propre, qui définit ici la conversion du rapport au langage. Le psychiatre use classiquement de catégories nosologiques discriminantes qui le confortent dans sa compétence et instaure par rapport au patient et à sa famille une dissymétrie relationnelle (un rapport de pouvoir), reproduisant ainsi à un niveau plus réglé le rapport linguistique de forces qui est à l'origine de la crise : d'où l'impossibilité à faire bouger la structure si on la reproduit sur un autre plan. Or, la tâche du thérapeute familial consiste à décaler son mode d'adresse.

Ce décalage concerne la prise en considération du contexte, à la fois (1) familial (la pluralité des personnes) et (2) expressif (la multiplicité des aspects de la relation communicationnelle) : faire attention à la résonance affective des termes, à l'attitude, à la gestuelle qui les commande. Notamment, il s'agit pour le thérapeute de prendre appui sur ce qu'il ressent lui-même (sur la façon dont la situation critique résonne en lui par rapport à sa propre histoire personnelle et familiale) pour le remettre au service de sa façon de parler, de s'adresser aux personnes en crise¹⁷ ; plutôt que de se cliver en agissant sous couvert d'une neutralité dite objective, le thérapeute libère le flux de ses affects et les fait entrer dans l'espace de la parole. Sur un mode systémique issu de G. Bateson, il se considère lui-même comme impliqué dans cette situation, sans position possible de surplomb : il est attentif aux diverses modalités d'expression, linguistiques et périlinguistiques (le ton, le timbre, le rythme, les intonations), tout ce qui peut l'affecter par delà le contenu énoncé, et travaille à observer en lui comme ces modalités périlinguistiques l'affectent.

III. Faire varier l'expression

Le troisième geste concret inhérent à l'époché phénoménologique éthique nous confronte à un exercice de « variation ». Autant suspension et conversion sont des gestes internes expérimentiels dont on peut vérifier l'intérêt à propos

¹⁶ Cf. P. Vermersch, *L'entretien d'explicitation*, Paris, 1994.

¹⁷ Cf. à propos de l'usage de ce terme de « résonance », Mony Elkaïm, *Si tu m'aime, ne m'aime pas*, Paris, Seuil, 1989. Pour quelques tentatives de présentation phénoménologique, cf. N. Depraz, « Ethique relationnelle et pratique de la résonance interpersonnelle », in : *Colloque E. Castelli*, « Le don et la dette », janv. 2004, sous presse ; N. Depraz et F. Mauriac, « La résonance comme époché éthique », *Alter* n°13, Ethique et phénoménologie, Paris, octobre 2005.

de l'expérience langagière mais qui ne la concerne pas au premier chef, autant la variation est chez Husserl directement en prise sur l'articulation possible du langage et de l'expérience. De quoi s'agit-il ? En faisant défilant dans notre esprit les différents traits caractéristiques d'un objet (chose, vécu, qualité sensible, mot), nous nous efforçons de conserver ceux qui nous paraissent inhérents à son identité, et de mettre de côté ceux qui semblent contingents. Il s'agit au fond d'un exercice de discrimination ou de discernement qui vise à dégager l'identité invariante de l'objet, Husserl dira son « eidos », parlant à ce propos de « variation eidétique ». En réalité, ce processus discriminant développe et aiguisé en nous notre capacité à « voir » précisément ce dont nous parlons, ce qui signifie que, nécessairement, une telle variation est déjà l'œuvre dans la suspension et la conversion, ou bien, au minimum, requièrent l'un et l'autre pour pouvoir s'exercer pleinement. Ces trois gestes sont donc opérants ensemble, sinon simultanément, du moins sur un mode circulaire plus que successif ou chronologique.

A. Versions, variantes

L'écriture est un lieu d'expérimentation de l'échec, du « ratage » comme apprentissage de la juste expressive : aussi, on le sait, les ratures et les brouillons, les versions multiples, inachevées et jamais définitives font-ils partie intégrante du processus d'écriture. Contre le logocentrisme de l'écrit, Derrida met en avant la voix et sa mobilité, sa « différance » ; contre le Dit et sa fixation en logos conceptuel et identitaire, Levinas souligne la force du Dire et ses corrolaires en acte : désécrire, réécrire.

Nous sommes ici au cœur d'une pratique du langage qui ne met pas au centre une norme quelle qu'elle soit (le bien écrire, le bien dire, la recherche du mot parfait), mais dont l'éthique est d'abord une attention à ses défauts, ses failles, ses difficultés internes : la confrontation avec la diversité des versions, la changeabilité des variantes nous permet de prendre conscience de l'inanité d'un idéal langagier, qu'il soit substantiel ou régulateur, et de la nécessité de travailler avec la finitude du « ne pas bien dire, ne pas savoir comment dire », c'est-à-dire avec une telle mobilité, celle que révèlent les termes mêmes de « version » (tourner) et de « variante » (bouger).

Aussi est-on amené, affecté par l'expérience d'écrire, à insister davantage sur les variations que sur le dégagement ultime (mythique ?)

d'un invariant unique, formel et identitaire. On opère ce faisant un déplacement par rapport à la variation eidétique husserlienne : le laboratoire des variantes, des variations devient le seul lieu d'expérience scripturaire, l'inscription étant dès lors placée sous le signe du contingent, du provisoire et de l'éphémère.

B. Adresse multidirectionnelle et antinomique
De même qu'il ne s'agit pas de produire par l'écriture une forme parfaite et définitive, de même ne cherche-t-on pas en intervention d'urgence psychiatrique à « guérir » le soi-disant « malade ». Dans un cas comme dans l'autre, toute idée de norme (de normalité) est bannie au profit d'une éthique de la situation, ce que les praticiens du groupe ERIC¹⁸ revendiquent par exemple comme une éthique pratique¹⁹ ou une éthique contextuelle, relationnelle²⁰.

Dès lors, le langage utilisé, les mots prononcés, le mode d'adresse ne sauraient être isolés du cadre où ils opèrent : en lien avec le système dans lequel il se trouve inscrit et impliqué, sa façon de parler épouse celle de ses interlocuteurs, non qu'elle soit identique, mais du moins abandonne-t-il la langue de la compétence nosologique (enfermante) pour être en phase avec eux sur un mode ouvert²¹ ; c'est aussi abandonner l'idéal illusoire et abstrait d'une interlocution avec une seule personne à la fois, où l'on pourrait contrôler l'échange et s'assurer d'une emprise thérapeutique sur le patient. C'est pourquoi, sa technique d'adresse est d'emblée multidirectionnelle, non pas univoque, mais procédant par rebondissements de proche en proche : il parle à tous en même temps tout en s'adressant à chaque fois à chacun en particulier, créant ainsi des ententes indirectes en même temps que l'entente directe et faisant circuler auprès de chacun cette entente plurielle. Son propos varie, se module de façon à faire entendre à l'autre ce qu'il ne peut

¹⁸ Cf. le travail d'intervention d'urgence psychiatrique à domicile du groupe E.R.I.C. (Hôpital Charcot, Plaisir, 78) dirigé par F. Mauriac, sur lequel nous prenons appui ici pour notre présentation de l'intervention psychiatrique.

¹⁹ Cf. à propos de l'éthique en question : M. Robin, F. Mauriac, F. Pochard, I. Regel, A. Waddington, S. Kannas, « Ethique pratique et situation de crise en psychiatrie », *L'Evolution Psychiatrique*, 63 : 227-43, 1998.

²⁰ Boszormenyi-Nagy et Krasner, *Between Give and Take*, Brunner Mazel, 1986 ; P. Michard et G. Shams-Ajili, *L'Approche contextuelle*, Paris, Morisset, 1996.

²¹ Cf. A. Cicourel, *Le raisonnement médical*, Paris, Seuil, 2002.

entendre venant de son conjoint ; d'où une approche corrélativement antinomique de la prise de parole : il dit à chacun une chose (qui le conforte dans ce qu'il pense) et son contraire (qui le met mal à l'aise, mais conforte l'autre en opposition avec lui). Cette adresse à la fois multidirectionnelle et antinomique permet de rouvrir l'espace de la parole qui s'est trouvé bloqué par le conflit frontal et la surenchère du rapport de forces linguistique.

Conclusion : l'opérativité de la réduction mise en pratique dans l'élément du langage.

La mise en pratique de l'*epochè* dans l'élément du langage aux fins d'y découvrir les contours d'une éthique de soi et des autres en situation se trouve ainsi tressée en trois gestes :

1) la suspension en révèle le rythme temporel : ralentir le rythme de l'énonciation pour se mettre en contact avec sa propre expérience, expérience souvent notée par les thérapeutes, expérience quotidienne que l'on peut faire soi-même : l'énonciation se ralentit d'elle-même quand nous sommes vraiment en train de voir et de vivre ce dont nous parlons (on dit couramment que « nous cherchons nos mots »), plus justement, nous sommes en train de nous relier à notre expérience. P. Vermersch, à ce propos, parle d'une prise de parole incarnée.²²

Elle s'accélère lorsque nous énonçons du prêt à penser, ou usons de rationalisations, de constructions déjà élaborées.

2) la conversion dessine son relief affectif : on y touche du doigt les modalités sensorielles qui forment le contexte (péri-verbal, infra-verbal, para-verbal) de notre expérience d'énonciation, ses diverses modalités de résonance affective avec mon histoire propre, lesquelles ont un effet immédiat d'implication sensible du psychiatre dans le vécu du patient.

3) la variation donne son volume interpersonnel à l'espace, est facteur d'ouverture et de verticalisation des relations.

Bref, si en phénoménologie, « écrire, c'est décrire »²³ assurément, la description, par sa neutralité, reste extérieure à l'engagement propre à la prise de parole personnelle et interpersonnelle, qui véhicule tout autant sinon plus attestation, témoignage, récit et promesses.²⁴

Saint Eble 2005, entretiens dans le jardin,



²² Cf. P. Vermersch, *L'entretien d'explicitation*, op. cit.

²³ N. Depraz, « Quand écrire, c'est décrire. Le statut du langage phénoménologique (Husserl, Derrida, Marion) », *Recherches husserliennes*, vol. 14, 2000, pp. 75-93.

²⁴ P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990 ; *Temps, histoire, récit*, Paris, Seuil, 2002.